

## "Il a réussi sa vie mais manqué son oeuvre" dans Le Monde (14 septembre 1971)

**Légende:** Le 14 septembre 1971, commentant la mort, trois jours auparavant, de Nikita Khrouchtchev, le quotidien français Le Monde retrace le parcours du leader politique soviétique.

**Source:** Le Monde. dir. de publ. Fauvet, Jacques. 14.09.1971, n° 8 294. Paris: Le Monde. "Il a réussi sa vie mais manqué son oeuvre", auteur:Féron, Bernard , p. 4.

**Copyright:** (c) Le Monde

**URL:** [http://www.cvce.eu/obj/il\\_a\\_reussi\\_sa\\_vie\\_mais\\_manque\\_son\\_oeuvre\\_dans\\_le\\_monde\\_14\\_septembre\\_1971-fr-db8bd8da-af46-4bfe-9114-1502f59ec013.html](http://www.cvce.eu/obj/il_a_reussi_sa_vie_mais_manque_son_oeuvre_dans_le_monde_14_septembre_1971-fr-db8bd8da-af46-4bfe-9114-1502f59ec013.html)

**Date de dernière mise à jour:** 02/07/2015

## Il a réussi sa vie mais manqué son œuvre

S'il avait eu des lettres latines, M. Khrouchtchev aurait pu s'exclamer, le jour de sa destitution, «Qualis artifex pereo!» En effet, le 14 octobre 1964 le monde entier eut le sentiment qu'un homme d'Etat, comme on en fait peu, une sorte d'artiste de variétés, en tout cas un tempérament, était jeté dans la trappe. Le personnage limogé n'était sans doute pas digne d'entrer dans l'histoire. Il ne possédait pas le génie de Lénine ni l'autorité de Staline. Il ne suscitait ni l'adoration ni même l'admiration. Il provoquait à la fois l'irritation et une certaine sympathie. Il passait sans transition du bouffon au tragique. Il s'agitait plus qu'il n'agissait. Du moins il existait au point d'imposer à toute une partie de l'univers son image de marque, ce fameux «K» qui fit pendant une décennie les beaux titres de la presse occidentale.

Les étrangers avaient fini par croire qu'il incarnait vraiment la Russie soviétique. A Moscou, cependant, sa chute passa quasiment inaperçue. Lui, le politicien qui avait quêté la popularité, il sombra dans l'indifférence de ses compatriotes. Les gens simples lui reprochaient de n'avoir pas tenu ses promesses. Les intellectuels se sentaient humiliés d'avoir pour dirigeant un être «niékoulourny», fruste. Les fonctionnaires du parti l'accusaient d'avoir ébranlé les fondations du système. Du jour au lendemain, le personnage encensé tomba dans l'anonymat. Le nom de l'ex-numéro 1 fut rayé des livres soviétiques. Les initiés – et les autres – comprenaient toutefois à qui la *Pravda* faisait allusion lorsque le quotidien du parti accablait les «faiseurs de projets» qui gouvernaient à tort et à travers.

### Un produit de la faculté ouvrière

Inculte, il l'était, ou presque, c'est vrai, mais il avait quelques excuses. Nikita Sergkeïevitch, né à Kalinovka, province de Koursk, en 1894, n'avait guère fréquenté l'école. Certains prétendent même qu'à l'âge de dix-sept ans, il ne savait pas encore lire. Berger, mineur, militant révolutionnaire, il entra en politique après la prise du pouvoir par les bolcheviks. C'est alors seulement qu'il s'inscrivit au parti communiste, participa à la guerre civile et suivit les cours de la faculté ouvrière. Les jeunes gens doués avaient, en ce temps-là, des chances de s'élever rapidement dans la hiérarchie. M. Khrouchtchev avança lentement, laborieusement, en remplissant d'obscurs emplois de secrétaire de districts. A quarante ans il commença enfin à émerger du lot. Les purges staliniennes avaient dégarni l'administration du parti et de l'Etat. Lazare Kaganovitch grand maître de la capitale et proche collaborateur de Staline, remarqua le fonctionnaire zélé qui servait le dictateur sans se poser de question. Il en fit son adjoint, puis son successeur, à la tête du parti pour la ville de Moscou. C'était en 1935. Trois ans plus tard, le futur M. «K» prenait la tête du P.C. d'Ukraine et entrait comme suppléant au bureau politique. Il fut titularisé l'année suivante. Il fit ce qu'on attendait de lui : il acheva l'épuration dans cette République. Au bout du compte, la plupart des cadres avaient été exécutés ou arrêtés. Staline, cependant, regrettait de ne pouvoir déporter toute la population ukrainienne.

### La bataille de Stalingrad

M. «K» n'eut pas le temps de s'enraciner à Kiev, et quitta son poste dès le début de la guerre contre l'Allemagne. Il organisa des groupes de partisans, se replia en Russie, endossa un uniforme de général et prit part, en qualité de commissaire politique, aux combats de Stalingrad. Du temps de sa splendeur, les flagorneurs assuraient même que le mérite du succès lui revenait. Les militaires de profession reconnurent qu'en effet il avait été fort utile. Ils n'allèrent pas jusqu'à lui décerner le titre glorieux de vainqueur de Stalingrad.

La paix revenue, M. Khrouchtchev reprit le chemin de Kiev. L'œuvre de reconstruction qui lui était confiée était lourde, trop lourde pour un homme dont l'expérience était courte. Son protecteur, Lazare Kaganovitch, vint lui prêter main-forte. Le chef défaillant n'allait-il pas subir les conséquences de son échec? L'affaire n'eut pas de suites fâcheuses. Quand l'ordre soviétique fut rétabli en Ukraine, M. Khrouchtchev fut promu à un poste supérieur. Il reprit, en 1949, la direction du parti pour la ville de Moscou, et surtout il entra au secrétariat du comité central. Déjà il manifestait un penchant à réorganiser l'agriculture. En 1951, par exemple, il présenta dans la *Pravda* un audacieux projet d'agrovilles. Pour réduire les différences entre les travailleurs de l'industrie et les paysans, il proposait d'établir les ruraux dans des centres urbains et en même temps de regrouper les kolkhozes. D'autres membres du bureau politique, plus au fait des réalités, réagirent

avec vigueur. Fallait-il donc bouleverser les campagnes, alors que tant de difficultés accablaient le pays? Fallait-il gaspiller, dans la construction d'agrovilles, d'immenses ressources, alors que le pouvoir n'envisageait même pas de donner un logement à toutes les familles de citoyens? L'auteur du projet grandiose fut désavoué. La *Pravda* précisa que les idées du secrétaire du comité central avaient été présentées simplement à titre de suggestions, pour alimenter des conversations sans portée pratique. Tout le monde oublia l'incident, sauf l'intéressé, qui, par la suite, fit payer cher à son principal contradicteur, M. Malenkov, l'humiliation subie.

En mars 1953, en tout cas, M. Khrouchtchev ne pesait pas très lourd. Les projecteurs étaient braqués sur Malenkov, Beria, Molotov. Qui donc aurait rangé parmi les candidats sérieux à la succession de Staline le membre du bureau politique qui présidait la commission des funérailles du dictateur? Pourtant, un détail devait attirer l'attention. Le 20 mars de cette année, un bref communiqué annonçait que Malenkov, le nouveau président du conseil des ministres, renonçait à ses fonctions de secrétaire du comité central. Le même texte précisait que M. Khrouchtchev cessait d'être le premier secrétaire de la ville de Moscou, afin de se consacrer entièrement à son travail au comité central. En quelques mois, il allait se constituer une clientèle.

Les remaniements décidés aussitôt après la mort de Staline avaient fait quelques heureux des dirigeants de premier plan qui, à la fin de 1952 pouvaient redouter d'être mis à l'écart, et beaucoup d'aigris les nouveaux cadres nommés au présidium (bureau politique) en octobre 1952, afin de remplacer les anciens, et qui se virent exclus de la direction suprême et envoyés en province. M. «K» cultiva leurs ressentiments, il leur promit une revanche. Alors que son rival Malenkov s'appuyait de plus en plus sur l'appareil gouvernemental, M. Khrouchtchev rétablit la suprématie du parti et de ses fonctionnaires. Six mois plus tard, cette offensive portait ses premiers résultats. La session de septembre du comité central donnait à Nikita Sergeïevitch le titre de premier secrétaire. Celui-ci lançait alors la première attaque publique contre la politique agricole de Staline. Dès ce moment, il apparut sous les traits du déstalinisateur, qui se heurtait, sur ce chapitre, à l'hostilité de ses rivaux.

Cette version est cependant contestable. La déstalinisation commença en U.R.S.S. dès le mois de mars 1953 puisque la nouvelle direction se hâta d'annuler les dernières mesures du dictateur. Béria semblait être l'homme du renouveau. En réalité, presque tous les membres du bureau politique cherchaient la détente à l'intérieur et à l'extérieur pour consolider leur pouvoir. M. Khrouchtchev fut le premier à critiquer sans ambages l'idole disparue. Ce faisant, il comptait mettre ses rivaux dans l'embarras. Pourtant, il n'avait pas été moins stalinien que les autres. Ne risquait-il pas, à brûler ce qu'il avait adoré, de perdre tout crédit?

Pendant deux ans, il hésita sur la tactique à employer. Alors que M. Malenkov promettait l'abondance des biens à ses compatriotes, le premier secrétaire rappelait le dogme de la priorité absolue de l'industrie lourde. Les consommateurs devaient encore se serrer la ceinture pour équiper l'U.R.S.S. et fournir une assistance à... la Chine. En ce temps-là, M. «K» était comme le garant de l'orthodoxie du parti, l'homme qui était prêt à sacrifier le confort des Soviétiques pour bâtir le camp socialiste. Il partit à l'assaut en attaquant ses rivaux sur la gauche, quitte à changer de politique, comme Staline lui avait appris à le faire, une fois l'objectif atteint.

### **Le rapport secret de 1956**

Sa première victoire fut également celle de l'appareil. M. Khrouchtchev ne perdit d'ailleurs pas de temps. Après avoir obtenu la démission de M. Malenkov, il chassa des postes-clés les clients de l'ancien président du conseil, installa ses protégés et prépara sérieusement le XX<sup>e</sup> congrès du parti, celui qui, espérait-il, réglerait à son profit la succession de Staline. Or, s'il avait diminué ses rivaux, il était encore incapable de les abattre. Les forces en présence s'équilibraient. Alors le premier secrétaire fit montre d'audace. En séance secrète du congrès, il présenta son célèbre rapport sur le «culte de la personnalité». Il révéla aux militants soviétiques quelques-uns des faits que les anticommunistes connaissaient depuis longtemps.

Le congrès ne modifia pas l'équilibre à la direction suprême, à ceci près que M. Khrouchtchev réussit à faire entrer au présidium, en qualité de suppléants, quelques-uns de ses amis. Les anciens, humiliés mais toujours

en place, attendaient l'occasion de présenter au premier secrétaire la facture de son insolence. Ils furent à deux doigts de triompher à la fin de 1956. Le rapport secret avait semé la tempête en Hongrie et en Pologne. La réconciliation avec le maréchal Tito avait aiguisé le goût de l'indépendance des démocraties populaires. La zone d'influence soviétique était menacée. MM. Molotov et Malenkov tenaient à nouveau le devant de la scène, alors que le premier secrétaire restait sur la réserve.

M. Khrouchtchev fut, semble-t-il, sauvé par la Chine. M. Chou En lai fit un voyage en Europe, donna de bons conseils aux uns et aux autres, et laissa entendre qu'en dépit de ses erreurs M. «K» était pour le gouvernement chinois, le meilleur des dirigeants soviétiques. Dès ce moment le premier secrétaire retrouva l'assurance qui l'avait abandonnée au plus fort de la crise. Il se mit à trancher de tout, présenta ses thèses sur l'organisation de l'industrie, imposa au gouvernement une réforme totale de l'administration.

### Les retombées de la crise de Cuba

Les rivaux de M. «K» au présidium se coalisèrent en juin 1957. Ils formaient la majorité. Ils auraient pu, sans trop de peine, limoger le premier secrétaire s'ils avaient agi avec célérité. Ils commirent la faute de laisser à celui qui paraissait déjà vaincu le temps de préparer la riposte, de convoquer une session du comité central qui renversa la situation. La majorité du présidium fut alors accusée d'avoir constitué un groupe antiparti. M. Khrouchtchev devint véritablement le numéro un.

Pendant six ans, la plupart des observateurs eurent l'impression que M. «K» exerçait une autorité incontestée. Il réprimandait en public ses collaborateurs sans se soucier des chocs en retour, il maltraitait les gestionnaires, taillait et retaillait structures du régime et partait à la conquête de l'étranger. Il cherchait à imposer le communisme par la séduction. Il obtenait aux Etats-Unis et ailleurs un immense succès de curiosité, faisait scandale à l'ONU parce qu'il frappait la table avec son soulier. Il n'était jamais à court d'un projet mirifique, jamais abattu par les échecs qui pourtant s'accumulaient. Peu à peu il avait repris à son compte la politique Malenkov. Il s'était brouillé à mort avec les Chinois et sentait monter jusque dans son entourage le courant néostalinien. C'est même pour éloigner cette menace qu'il repartit en 1961 (XXII<sup>e</sup> congrès) à l'attaque contre Staline. Il inquiétait les conservateurs, mais ne justifiait pas les espoirs des libéraux. Il se heurtait aux fonctionnaires du parti – pour la plupart ses anciens protégés – qui désiraient la stabilité de l'emploi et se méfiaient de la politique de réforme permanente. Il avait perdu, sans même s'en rendre compte, l'audience des foules parce que ses actes ne correspondaient pas à ses promesses. Il avait joué avec le feu en déclenchant la crise de Berlin et surtout en envoyant des fusées à Cuba. Pour éviter le pire, il avait alors été obligé de battre en retraite.

De cet échec, il tira le meilleur parti possible. Parce qu'il avait été contraint de reculer devant les Américains, il décida de s'entendre avec eux, d'assurer avec les présidents Kennedy et Johnson la paix du monde. Il se croyait invulnérable, alors que sa position était minée. A la fin de sa carrière il prenait des vacances de plus en plus longues, il s'absentait de Moscou pour méditer et ne s'apercevait pas que la révolte grondait aux alentours du Kremlin. Quarante-huit heures avant sa chute, parlant du général de Gaulle, il disait à M. Palewski : *«Un homme d'Etat reste au pouvoir jusqu'à sa mort!»*

De temps à autre ces dernières années, les correspondants étrangers à Moscou rencontraient un retraité qui visitait une exposition de peinture ou allait voter. Le vieil homme échangeait avec eux quelques propos sans importance et retournait à ses loisirs forcés. Employa-t-il ce temps libre à dresser le bilan de sa vie et de son œuvre? Sans doute s'émerveillait-il encore, lui l'ancien pâtre, d'avoir pu s'installer pendant dix ans à la tête de la seconde puissance du monde. Peut-être se rendait-il compte aussi qu'il ne suffisait pas de dénoncer le culte de la personnalité pour mener à bien une déstalinisation. M. Khrouchtchev a réussi sa vie, pendant qu'il était au pouvoir il a marqué de sa griffe l'actualité, mais tout compte fait il a manqué son œuvre.

Bernard Féron